La vue de ces beaux atours, changeant d'apparence avec l'heure, diversifiant sans cesse leurs magnificences, fait mieux comprendre à quel point les décorateurs d'autrefois eurent le sentiment et la maîtrise de leur art, eux qui ne tenaient pas les tapisseries perpétuellement reléguées dans les églises et les appartements, qui aimaient à les exposer en plein air et en faisaient le luxe extérieur des jours de fête. Hardiment, ils les appliquaient alors au fronton des cathédrales, sous le péristyle des palais, sur les façades des demeures; ils faisaient se mouler, sur les courbes et les saillies de l'architecture, ces grands tableaux souples, aux nuances délicieusement fondues; ils les livraient au soleil, qui ravivait leurs tons et

se jouait à l'aise dans leurs moelleuses profondeurs.

A se figurer ces spectacles d'après celui que nous avons sous les yeux, on se sent plus d'horreur pour les pauvretés de notre faste public, pour les banales tentures ponceau, aux teintes plates et opaques, que le goût moderne rend inséparables de nos fêtes officielles. Qu'elles étaient mieux inspirées, ces générations réputées barbares, lorsqu'elles déployaient, sur le passage des grands de la terre ou des pompes religieuses, une harmonie de couleurs, un monde de formes et d'êtres imaginaires, et donnaient aux vivants cortèges, aux entrées, aux processions, aux triomphes, cet accompagnement de chatoyantes visions!

Soir de Juin

A M. A. C. Lanoue

*Les corneilles s'en vont, là-bas dans la campagne,
Et dans l'horizon bleu déjà le soleil dort.
L'ombre, dans le lointain profil de la montagne
Cache, sous son linceul, la forêt qui s'endort.*

*Le troupeau de boeufs va du friche à la chaumière,
Parcourant le sentier battu jusqu'à l'enclos;
Il s'arrête et s'abreuve au bord de la rivière,
Puis longe le chemin qui conduit au champ clos.*

*La nuit déjà s'épanche au revers de la plage,
Et la lune apparaît dans son lustre vermeil;
L'airain gronde et répète au beffroi du village
L'heure de la prière et l'heure du sommeil.*

*Dis pour le paysan un refrain d'allégresse,
Sonne l'heure qui fuit, airain, dans ton clocher;
Pleure les trépassés; sonne un glas de tristesse
Et l'écho grondera dans les rocs du rocher.*

*La nature s'endort dans la nuit étoilée,
Et les bouleaux branchus tremblent sous l'aiguillon;
Le silence s'est fait au sein de la mêlée,
Les corbeaux sont muets dans les pins du vallon.*

Antonio VALLEZE.

Boucherville, 1909.